**Préambule I**

Nous voici au seuil.

C’est un petit studio de travail. On y accède par un dédale de couloirs ; et une fois arrivé, on le découvre comme un cabinet de curiosités, en retrait du monde, à la périphérie des représentations. Derrière Nadj et moi, un tableau recouvert d’annotations, dont le sens pour l’heure m’échappe ; elles ressemblent à des hiéroglyphes, des arcanes, au sens également suspendu dans le temps. En face de nous, les choses sont rangées avec soin, les unes à côté des autres, en attente de saisissement, de mouvements qui peuvent relever de la caresse ou s’établir dans la violence. De gauche à droite, un piano silencieux, un cor accroché à son flanc, un miroir encore vierge de toute traversée, un mannequin en tissu sans tête recouvert de vêtements féminins, chemise et jupe noires, un gramophone, pour ce dont je me souviens. Et le chorégraphe, à mes côtés, comme un démiurge au repos.

Un mot flotte dans l’espace ; il est à la source de ces objets dont on ignore la vie, la pensée qui peuvent les emporter, les pervertir, leur donner la force d’une incarnation, ou la vérité d’un effondrement. Nadj me confirme qu’il songe à créer une pièce sur le mouvement Fluxus depuis longtemps. « C’est une vieille histoire », lui dis-je. Il sourit. Un artiste, soucieux d’investir un espace avec de telles matières, devient l’objet de ses incertitudes, de ses pressentiments, prêt à se lancer dans un geste qui est tout son art.

Ensuite ce peuvent être des reptations, des souffles, des agonies, comme des soubresauts, des élans, un chant.

En ce 17 février 2015, au beau milieu de cet atelier envahi d’objets dont la matité n’est pas sans parenté avec la nuit (mais les éclairages viennent toujours leur donner des reliefs inédits), on voit bien que Josef Nadj rumine, et que ces notes dans notre dos sont des marques, parfois des avancées, sur le chemin d’une création.

C’est cet ensemble d’intuitions, peuplé de doutes et de trouvailles, qui donne pareille atmosphère à ce lieu. Le mot Fluxus, ce mouvement artistique fait d’impulsions comme de réflexions, de mille et un gestes visant à construire et déconstruire l’Art comme ses croyances, l’objet créé comme ce qui préside à son invention, continue à flotter dans l’air ; et, à travers lui, la mémoire de ceux qui en suivirent l’aventure, la *fluctuation*, tant ce mot de *flux* ne cesse de raconter les aspirations, non sans défiance, des artistes, qui de loin comme de près, y participèrent.

Aussi, dans ces objets en suspens, parmi ces ruminations, un goût du jeu propre à la création se révèle, inscrit dans la « postmodernité » dira-t-on, afin de le distinguer momentanément des enjeux dada et surréaliste, ou des autres créations, essais, performances, de l’après-guerre, avec au cœur de cela les figures de Duchamp et de Cage, fussent-elles nées de préoccupations semblables

Ici, pas le souci – cela Fluxus nous l’enseigne, ou bien mieux : nous y invite – d’une œuvre finie, fermée, prête à s’ouvrir, dans un élan hédoniste, au champ des émotions en nombre, des admirations à foison.

Toutefois, il s’agira bien de ressentir, de percevoir, de s’égarer. Il importe avant tout, dans le silence de ce studio, un silence peuplé de possibilités, de penser une forme qui *hérite*, le mot est inévitable (on pourrait écrire *une forme qui regarde vers*), des recherches d’un mouvement, ou groupe, au nom de Fluxus, dont les membres furent toujours dissociés, à l’image de leur propre création.

A partir des années 60, dans la différence mais toujours dans l’expérimentation, qui est parente de l’incertitude, Fluxus (voici enfin les mots de « groupe » ou « mouvement » écartés) a témoigné d’une manière de penser l’Art en l’absence de toute définition ; l’Art est une expérience ; et, bien des années après, si on peut parler d’Art c’est peut-être uniquement pour désigner l’espace singulier dans lequel nous nous retrouvons pour recevoir de telles expériences.

Depuis cette aventure artistique, héritée elle aussi d’autres, et amplifiée par d’autres tentatives ensuite, la figure de l’artiste est en tout cas troublée, ou trouble : celui-ci est au cœur de ses agissements comme il s’en absente, laissant l’œuvre *en suspens*. Le « tout est art » de Fluxus, une vision « anti-art » de fait, ne semble pas l’enjeu premier du travail de Nadj : nous verrons les effets d’une telle recherche sous forme de spectacle ; il s’agit bien de ces retrouvailles, entre des artistes et un public, propres à la création artistique scénique.

L’essentiel réside davantage dans la recherche d’une forme qui s’épuise de l’intérieur pour renaître à nouveau, une cristallisation aléatoire de métamorphoses, et, bien que l’on parle de danse, c’est une manière d’envisager l’espace, plus exactement le plateau, comme une source de performance, où avant la musique, la danse, la parole éventuellement, surgissent des sons, des corps, des voix, des objets – autant de présences qui perturbent nos perceptions, non sans les féconder de leur étrangeté, de leur inquiétude, de leurs différences.

Peut-être que le mot chorégraphie, par *l’espace rassemblé de gestes* qu’il suppose, est pertinent, plutôt que celui de danse. Le son, la lumière, la voix, l’objet, sont chorégraphiés, par leur immobilité, leur déplacement, leur manipulation.

Nadj m’indique qu’il crée d’abord une petite forme pour deux interprètes. Je perçois (la pensée devant cet espace vacant ne saurait en ce jour se séparer du fantasme, de la projection mentale) la dénaturation de ce rangement impeccable, les vertus d’un chaos imminent. Plus tard, aura lieu une seconde création, nettement plus ample, puisque Nadj me parle d’environ quatorze interprètes, autant de danseurs que de musiciens. Dans mon esprit, une foule traverse le plateau. Tout se charge d’électricité, d’un enchevêtrement de probabilités, de perspectives.

Le propre de Fluxus fut de libérer *dans l’air*, c’est-à-dire l’espace de réception des idées artistiques communes, un rapport à la matière, au geste, à l’instant, en privilégiant l’incongruité et le pas de côté ; Beuys, Robert Filliou, Ben Vauthier, La Monte Young ou George Brecht en furent les preuves vivantes.

Ici, dans ce petit studio de travail, on devine que les expériences de Fluxus ont permis une mise en tension, qu’elles vont nourrir, jusqu’à une fusion inconnue, le vocabulaire d’un artiste, également photographe et dessinateur.

Josef Nadj m’indique que cette forme est un préambule, ou s’intitule *Préambule*; je ne sais plus ; je préfère rester dans cette incertitude ; elle m’invite de revenir, ici, *au seuil*.

Marc Blanchet, 18 février 2015